

Falk van Gaver

Le Ciel sur la Terre

Essai de théologie sauvage

Préface de Jacques de Guillebon



Tempora

LE CIEL SUR LA TERRE

Essai de théologie sauvage

Collection

PERSPECTIVES CHRÉTIENNES

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© 2007, Groupe Artège, ISBN 9 7829 16 053 158 France

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© Groupe Artège

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

commun est une entente par le haut, par l'épanouissement du dialogue.

La parole de vérité est libre, la parole prophétique est intrinsèquement libre, la figure du prophète est la figure même de la liberté, de la vérité dite à temps et à contretemps malgré l'opposition de toutes les puissances et de toutes les violences. « La parole de Dieu ne peut être enchaînée », nous rappelle l'Apôtre. La vérité et la liberté vivent et meurent ensemble. La parole de l'Église est un appel, une exigence : elle est un appel à l'exigence, à sortir de soi, à aller vers l'autre, Dieu et le prochain ; elle est un appel radical à l'amour et elle a les mots de toujours pour dénoncer les maux du présent. La parole d'Église est prophétique. C'est une parole de liberté et de libération, une parole qui invite à renoncer à l'esclavage du monde et à briser les chaînes qui nous asservissent à la corruption pour aller vers la vie, vers l'amour. La liberté est un combat pour l'amour. *La liberté est le nom de guerre de la charité.* La liberté chrétienne est une liberté d'exaltation, de dépassement, d'accomplissement. Elle affranchit la personne des contraintes sociales et matérielles pour aller vers la plénitude et la perfection de l'amour.

La parole qui a puissance

La parole de Dieu est *la parole qui a puissance* et qui est puissance. « Deus dixit : Fiat lux ; et lux fuit. »³ La première partie de la liturgie est significativement dite *liturgie de la Parole*. Puis la liturgie proprement eucharistique montre bien le caractère puissant de la parole, parfaitement performative, qui réalise ce qu'elle exprime par l'énoncé même et coïncide avec le réel, comme Adam nommant les créatures au jardin d'Eden.

Jésus dit : « Ceci est mon corps. »⁴ Le Messie est le *Logos*, le Verbe de Dieu, la parole incarnée, faite chair. La parole est donc sacrée et le silence est l'écrin de cette sacralité. Elle ne doit pas se perdre en bavardage et babillage. L'activité essentielle et féconde naît seulement du silence, le reste est vanité. *Nostris temporis qualitas grande silentium expetit*, écrivait Fulgence : « L'état de notre époque requiert un grand silence ».

Car le langage n'est pas seulement chose humaine ; tout le cosmos parle et il faut l'écouter, comme nous y invite la Bible : « Interroge pourtant les animaux, ils t'instruiront ; les oiseaux du ciel, ils t'enseigneront. Cause avec la terre, elle t'apprendra ; et les poissons des mers te le raconteront. »⁵ « Les cieux proclament la gloire de Dieu, et l'œuvre de ses mains, le firmament l'annonce ; le jour au jour en publie le récit, et la nuit à la nuit en transmet connaissance. Pas de paroles en ce récit, pas de voix qui s'entende, mais sur toute la terre en paraît le message, et la nouvelle, aux limites du monde. »⁶

Toute parole humaine trouve son modèle dans la parole de Dieu. Une parole coupée de Dieu dérive en bavardages et onomatopées : c'est la confusion babélique, si criante aujourd'hui dans la novlangue publicitaire qui sert chaque jour davantage d'idiome commun pour la grande masse tandis que beaucoup s'enferment dans les jargons élitaires et les langages sectaires. L'Église, experte en Dieu et experte en humanité, doit parler, et elle parle souvent, d'une voix forte et claire, sur tous les sujets vitaux de l'humanité – même s'il n'est pire sourd que celui qui ne veut entendre : on le voit dans la façon dont sont traitées et caricaturées médiatiquement les interventions pontificales, notamment en matière de morale sexuelle et natale. Le monde a besoin d'un christianisme qui, loin de chercher à se rendre acceptable en perdant son identité, soit avec plus de

fermeté que jamais pleinement lui-même, au risque d'apparaître souvent comme « scandale et folie »⁷ aux yeux du monde.

La parole de l'Église est une parole forte, et le monde a besoin d'une parole claire, clarifiante, éclairante et consolatrice à la fois, forte, claire et douce. Les interventions de Jean-Paul II ou de Benoît XVI, comme celles de tant d'ecclésiastiques, sont à cet égard exemplaires, et tout homme avancerait davantage dans la connaissance de ce qu'est le christianisme en lisant quelques encycliques pontificales d'une clarté merveilleuse et d'une lumineuse simplicité, plutôt qu'en se perdant dans les dédales labyrinthiques et autres arcanes pour initiés des débats en sciences humaines et sciences sociales sur le *fait religieux*.

L'humanisme moderne a emprunté et interprété toutes les valeurs fondées ou refondées par le christianisme – liberté, égalité, fraternité, dignité, personne, loi naturelle, etc. – en les coupant de leur origine, en les débaptisant et les déracinant : ces « idées chrétiennes devenues folles », selon le mot de Chesterton, sont la source de la modernité et de ses ravages. L'homme compense par une gigantesque société de consommation mondialisée son désir de communion universelle, auquel seule la catholicité de l'Église, libre des universalismes abstraits et des impérialismes concrets, peut répondre. L'Église est Eucharistie, communion, incorporation ou plutôt concorporation au corps universel du Christ. La communauté qu'est l'Église est une communauté ouverte : ouverte, car elle vise à réunir toute l'humanité ; ouverte, parce qu'elle ne clôt pas l'humanité sur elle-même mais l'ouvre vers la transcendance. L'Église est la communauté qui existe justement par son ouverture radicale, son appel à toute créature (*ecclesia catholica*, convocation universelle) : elle est par essence la communauté d'ouverture même.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

électeurs quel était le seul vote possible. Les *élites* sont persuadées d'avoir raison contre le peuple. Pour elles, le peuple doit rejoindre ses représentants dans la communion de la démocratie virtuelle, conçue en tant que seule et vraie réalité. Ainsi, lors des élections, ce n'est plus l'élite qui représente le peuple, mais le peuple qui est sommé de représenter les choix de l'élite ... « Puisque le peuple vote contre le gouvernement, il faut dissoudre le peuple », ironisait en son temps Bertold Brecht ...

La post-démocratie peut se définir ainsi : elle est un état servile de la société, dont l'imaginaire demeure celui de la liberté et de l'égalité. Devenant post-démocratie, la démocratie a érigé son propre mensonge – l'inversion de ce qu'elle prétendait être – comme réalité politique concrète. En post-démocratie, *démocratie* ne se lit plus *pouvoir du peuple* mais *pouvoir sur le peuple*. La démocratie a produit son inversion mensongère, en prétendant se réaliser concrètement. Voilà la servitude volontaire inhérente à la post-démocratie : l'homme accepte de croire en l'illusion démocratique afin de conserver le confort de son apparente liberté.

Nous vivons la rupture, en la démocratie elle-même, vers une démocratie totalitaire. Un gouvernement élu démocratiquement peut fort bien devenir un pouvoir totalitaire tout en demeurant, dans les formes, un pouvoir dit *démocratique*. Comme l'avait constaté Emmanuel Mounier : « Appelons *régime totalitaire* tout régime dans lequel une aristocratie (minoritaire ou *majoritaire*) d'argent, de classe ou de parti, assume, en lui imposant sa volonté, les destins d'une masse amorphe – fût-elle consentante et enthousiaste et eut-elle par là même l'illusion d'être réfléchie. » Nous ne pouvons que suivre Matthieu Baumier dans la description qu'il fait de l'état présent et à venir

de notre société²⁰ : « La post-démocratie présente bien une série d'aspects tendant à un totalitarisme : pensée unique, parti diffus, décentré, mais unique, presse unanime ou presque, oligarchie campant sur ses privilèges et sur sa croyance en une *vérité*, propagande, mots et discours creux, idéologiques, répétés comme par habitude, description d'un monde virtuel tenu pour le monde réel ... » L'ensemble des caractéristiques de la post-démocratie a pour point commun d'appartenir à une conception unique et virtuelle de la liberté, formant ainsi un manichéisme permanent qui s'apparente, par bien des aspects, à une conception totalitaire. Avec une telle liberté, nous n'avons plus besoin de prisons ...

La novlangue française

Nous croyons parler français quand, à travers nous, c'est de plus en plus souvent une autre langue qui parle : la langue des médias et du marché. La *novlangue* française est ce cancer qui ronge nos actes, nos paroles et nos pensées. On a souvent remarqué, depuis quelques décennies déjà, la profusion croissante de néologismes, nouveaux mots ou nouveaux sens donnés à des mots anciens, notamment par des combinaisons de termes inédites – comme dans *achat citoyen* ou *parcours découverte évasion*. Ainsi ces nouvelles expressions, qui se répandent comme traînée de poudre, renforcée par la force d'impact médiatique notamment, ont été souvent brillamment attaquées et moquées, depuis le *français hexagonal* jusqu'au *politiquement correct*. Mais brocarder ce sabir ne suffit pas, il faut analyser ce terrible nouveau langage, cette effrayante « novlangue »²¹ d'une vie que l'on ne vit plus mais que l'on gère comme son *capital-santé*, d'un temps où l'on n'habite plus une

maison ni même un appartement, mais où l'on occupe *un F4 dans le 91*.

Car ces attaques et accroches croissantes à la langue française finissent par faire système et former une véritable nouvelle langue, une *novlangue* pour reprendre George Orwell comme l'a fait récemment un brillant et ironique essayiste²², s'attachant à étudier au-delà des apparences et de l'anecdotique les lignes de force et de constitution de ce *néolangage* qui apparaît comme une nouvelle langue pour un nouveau monde.

Les mots, même les plus abstraits, expriment toujours la réalité de leur temps : si bien que la *novlangue* contemporaine est le signe linguistique, la traduction à proprement parler, des mutations accélérées de la vie moderne de ces dernières décennies. Cette *novlangue* se caractérise par l'invasion des jargons technologiques et médiatiques et la simplification à outrance de la syntaxe et du style, comme du vocabulaire – toutes choses que l'on retrouve notamment dans le parler *texto* et l'écriture *internet* qui sont comme la forme la plus avancée de composition de cette *novlangue*, souvent la seule que les *jeunes* sachent parler et écrire puisque le langage publicitaire est leur seul référence. Tout conspire et concourt à cette *néolangue* : les jargons scientifiques, techniques, universitaires, linguistiques, psychologiques, technologiques, médiatiques, mécaniques, informatiques, politiques, démocratiques, idéologiques, publicitaires, militaires, sportifs, etc., bref toute cette vie réglée et mécanisée que le monde moderne étend à toute la Création pour la réduire à une vaste machine. La *novlangue* est dès lors la traduction linguistique de la réalité machinisée du monde moderne, de l'invasion de la vie par la technologie. Elle est d'ailleurs bien plus processus qu'état, signe et véhicule de cette mutation profonde d'un monde qui s'éloigne toujours davantage

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

existentiel dans l'hyperactivité et l'accumulation des objets.

C'est l'industrie de l'évasion³¹ et des loisirs qui se charge – suppléée en sous-main par la drogue – de rendre moins tragique l'éloignement de soi-même, la dispersion de soi auprès du monde, et qui maintient les êtres humains dans un divertissement permanent. Nous sommes le tiers-monde de la spiritualité. Il y a là une méconnaissance de l'ouverture radicale de l'homme que les scolastiques médiévaux³² caractérisaient en parlant d'*homo capax Dei* : « L'homme est capable de Dieu », et que Pascal décrivait : « L'homme dépasse infiniment l'homme. » Dans le fonctionnement mythique de l'économie, l'homme est au contraire un être vorace et avide, centré sur des biens dont il doit se gaver, dépourvu de toute ouverture vers l'infini. L'avidité est devenue l'âme de la société et envahit presque tous les aspects de la vie et de la pensée – reléguant les vertus naturelles et les valeurs humaines : l'amour, l'honneur, le sacrifice, l'honnêteté, l'altruisme, au rang de regrets, d'utopies et de rêveries.

Une fois admis que chaque besoin est quantifiable, tout peut se mesurer et en définitive s'acheter et se vendre, les organes, la sexualité, les personnes, le patrimoine génétique, le patrimoine biologique des forêts tropicales, la religion, la santé, l'école, les services, etc., comme si la prostitution, c'est-à-dire le fait de vendre et acheter ce qui ne peut être l'objet de marché, s'était généralisée, puisque tout est réifiable et réifié. L'application du principe de concurrence et des lois du marché à toutes les activités humaines est conduite comme un objectif prioritaire par l'Organisation Mondiale du Commerce. Comme dans la fable du roi Midas, pour l'OMC tout se transforme en marchandise. Dans le fonctionnement du système économique actuel, les besoins sont en expansion infinie. Le désir des consommateurs, stimulé

par la publicité, alimente une folle poussée vers la possession et une véritable frénésie de consommation – l'argent étant l'instrument infini de cette envie insatiable. L'ouverture radicale, essentielle, ontologique, de l'homme qui aurait dû rester un espace vide se voit encombrée d'une infinité d'objets. La solitude des êtres humains est proportionnelle à la quantité d'objets avec laquelle ils espèrent combler leur vide intérieur. Nous avons affaire à une idée théologique devenue folle, l'infini de Dieu devenu l'infini de la matière, et on en arrive à suspecter une corrélation profonde entre croissance et cancer.

L'humanité est ainsi opprimée, déprimée et réprimée. Elle est opprimée parce que le désir humain le plus profond, celui qui s'exprime par son ouverture radicale, sa béance intime, sa faim et sa soif d'infini et de plénitude, n'est pas reconnu. L'homme qui n'a pas été capable d'ouverture infinie s'est transformé en un être à l'espace intérieur sans cesse occupé et asphyxié par l'accumulation des choses. Elle est déprimée, résignée, paralysée, piégée, et montre une fatigue qui présente tous les symptômes de la dépression. Chez les Naga, population tibéto-birmane du Nord-Est de l'Inde, où la nourriture est sacrée et ne peut être commercialisée, il n'existe aucune forme de maladie psychique ni aucune forme de dépression. Elle est réprimée, parce que ce qui fonde son humanité est complètement banni : la véritable réalité de l'être humain est réprimée et confisquée. Cette répression silencieuse est une espèce de douce et agréable euthanasie de la conscience et vise à la normalisation planétaire. Alors il y a des explosions. Les terroristes sont ainsi – aussi – le fruit de l'avidité et de la cupidité du système économique occidental, de sa souveraine indifférence aux conditions insoutenables de certains peuples tourmentés.

Il faut quitter le mythe dominant et élaborer une vision nouvelle de l'existence. Comme Abraham, quitter les idoles et se

remettre en chemin. Les économistes travaillent aujourd'hui à la destruction de l'humanité et de la terre en toute irresponsabilité, en se fondant sur une science qui non seulement ne connaît pas la réalité, mais l'occulte. Pour cette raison, nous avons besoin d'une déconstruction de tous les concepts économiques et d'une reconstruction critique. Nombreux sont aujourd'hui les critiques sociaux semblables aux auteurs latins de la fin de l'Empire qui avaient observé avec acuité la situation sociopolitique de leur temps sans élaborer le moindre projet concret de transformation.³³

Comme hier, la vraie révolution viendra du christianisme que bien souvent ils ignorent et méprisent. Cette révolution s'articule sur deux moments essentiels, une phase de déconstruction, celle que les scolastiques nommaient *pars destruens*, et une phase de proposition, la *pars construens* – destruction et construction menées de pair. Le mythe disparaît quand il est soumis à la lumière du *logos*. Le risque de toute attitude critique étant de rester trop liée à ce qu'elle conteste, il convient de se nourrir entre autres des auteurs pré-capitalistes - chrétiens notamment, antiques et médiévaux.

En relisant l'histoire de l'économie, on s'aperçoit, par exemple, qu'au XVII^e siècle, sous l'impulsion des philosophes utilitaristes, intérêt privé et amour du prochain ont fait l'objet d'une tentative de conciliation. Dit banalement, le plus utile à la société, celui qui réalisait l'invitation évangélique à l'amour du prochain, c'était celui qui s'occupait de ses propres affaires. Comme si la main de la divine providence – bientôt relayée par la *main invisible* du marché – transformait les vices privés en vertu publique. Ainsi, l'égoïsme, chez Mandeville, Smith et puis tous les autres, devenait la meilleure forme de l'amour du prochain, ne pas donner le principe suprême de l'éthique et de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lui et sont ordonnées à sa gloire. Respecter les lois inscrites dans la création et les rapports découlant de la nature des choses constitue donc un principe de sagesse et un fondement de la morale. » La croix de Jésus, le Christ total, « *Christus totus* » dont le sacrifice constitue « la re-création de l'humanité et du cosmos », ouvre ses bras à l'univers entier.

La question écologique est une question moderne, parce que c'est surtout la modernité qui a posé la nature comme problème et donc l'écologie sous le mode de la crise. L'écologie est ainsi une question moderne, mais à laquelle il faudra faire attention d'apporter une juste réponse. Et pour que cette réponse soit juste, il faut se pencher sur ce que dit le monde d'où est *sortie* – dans tous les sens du terme – la modernité, ce monde d'avant la question écologique, d'avant l'écologie vécue sous le mode de la catastrophe. Ce monde, d'où sort la modernité avant de conquérir le monde, c'est la chrétienté. Il apparaît donc avisé de voir ce que la tradition chrétienne, des origines à nos jours, dit de la nature, comment elle envisage ce qui deviendra l'écologie, afin d'apporter des éléments de réponse à la crise majeure de notre siècle – qui à terme met en péril la vie même de l'humanité et de la planète. Tout homme découvrira avec intérêt et profit cette permanence centrale de ce que l'on pourrait appeler la *pensée écologique chrétienne*, et sera sans doute surpris d'apprendre qu'elle est toujours vivace, bien qu'ignorée du grand public – fût-il catholique. C'est à la découverte de cet univers méconnu de la pensée chrétienne de l'univers que nous voudrions inviter nos lecteurs.⁴⁴

Le vrai progrès, la vraie croissance, le vrai développement ne sont ni quantitatifs ni matériels, mais spirituels. Le vrai progrès, la vraie croissance et le vrai développement sont l'exact contraire de ce que l'on nomme communément, à droite comme

à gauche, *progrès, croissance ou développement* – et qui ne sont que régression, enflure et destruction. La crise écologique n'est pas devant nous : elle est là depuis des décennies, progressant, croissant, s'accélégrant, se développant telle une immense tumeur rongant le monde, l'humanité, la planète entière – le pire étant à venir, le cancer généralisé tout proche et l'atroce phase terminale à laquelle Dieu seul sait combien de cellules échapperont ni lesquelles. Dès lors, tous *progrès, croissance et développement* ne sont rien d'autres que ceux de cette décréation du monde. Face à cette horreur, seul le salut pleinement *catholique* – au sens étymologique très fort d'*universel* et d'*intégral* – de l'homme et de la nature, du monde, du cosmos, de l'univers entier, peut encore sauver ce qui peut l'être de la destruction assurée. (Re)donner à la pensée écologique – comme à la pensée politique et philosophique dans son ensemble et chacune de ses applications – un ancrage biblique, évangélique, patristique, théologique, dogmatique et liturgique, est pour tous les chrétiens une tâche urgente.

Ainsi, en 2006, parmi la myriade d'anniversaires divers, nous avons *fêté* le centenaire de la naissance de Robert Hainard, artiste naturaliste et penseur écologiste, ainsi que le cinquantenaire de la fondation du Mouvement pour le planning familial. Quel est le rapport ? Dans l'œuvre admirable et intéressante de Hainard, une convergence avec le Planning familial : la hantise démographique et le recours entre autres au miracle chimique, la pilule, au moins comme *moindre mal*. « La pilule sauvera-t-elle l'humanité ? », titrait un article provocateur de Hainard. Cela mérite réflexion, et réponse. Nous ne prétendons pas ici *anathématiser* quiconque ni *régler son compte* à Hainard que nous admirons beaucoup,⁴⁵ ni discuter un point précis de sa pensée, mais parler plus généralement du sujet

que cette conjonction aléatoire de commémorations nous inspire. La pilule est-elle écologique, sauvera-t-elle l'humanité et la nature ? Mais, la pilule a-t-elle déjà sauvé l'humanité ? Après donc cinquante ans déjà de *planning*, on peut commencer à répondre : la pilule n'a sauvé ni l'humanité ni la nature, et ne le fera jamais.

La pilule n'est ni un *moindre mal* ni le moindre de nos maux. Il est très curieux de voir tant d'écologistes, affichés et proclamés, chauds partisans ou favorables *par raison* à la pilule et autres contraceptifs et abortifs, et ne plus se montrer du tout écologistes dès qu'il s'agit d'écologie humaine. Anti-écologique par (contre) nature puisque antinaturelle, la pilule ne sauvera ni l'humanité, ni la nature. Les méthodes abortives et contraceptives délient la sexualité de sa fonction naturelle, écologique : intrinsèquement contre-nature et antiécologiques, elles le sont dans leurs conséquences. La libido ainsi déliée et libérée se tourne vers d'autres désirs, et le besoin d'enfanter se détourne vers d'autres biens – ou plutôt vers des maux. N'est-il pas curieux de constater que ce sont précisément les sociétés industrielles avancées qui sont les moins fécondes ? Que ce sont les pays les moins natalistes qui sont les plus polluants et les plus destructeurs de la nature ?

La révolution industrielle et la révolution démographique vont de pair, mais la chute démographique, fille de la société industrielle, ne sauvera ni la nature ni l'humanité des catastrophes écologiques que la modernité a engendrées : car, pour tant d'enfants en moins, combien de voitures, combien de consommation en plus ? La *famille nucléaire* si bien nommée – et ses avatars recomposés ou plutôt décomposés – est avec son mode de vie moderne bien plus destructrice que la famille traditionnelle plus ou moins nombreuse. Il est absurde de placer la question démographique au premier plan, alors que c'est la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de la main, d'un acte de liberté ou d'un accord de musique, où passe un peu d'amour et de beauté. »

L'incarnation, *l'encharnement*, le *racinement*, conduisent le chrétien, icône du Christ, du Dieu fait chair, à assumer totalement le salut de l'ordre humain – donc politique, temporel : « C'est un grand mystère qu'il ne suffise pas d'être catholique et qu'il faille en plus peiner toute sa vie dans le temporel. Mais Jésus même qui était le prince du spirituel a fondé une Église qui n'a point cessé d'être combattue dans le spirituel et dans le temporel et qui ne cessera point de militer dans le spirituel et le temporel. » C'est là que réside le fameux *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Simone Weil, autre grande convertie, dira : « Ce n'est pas à la façon dont quelqu'un me parle de Dieu que je vois s'il a connu le feu de l'Amour, c'est à la manière dont il me parle des réalités humaines ».

Péguy défend le réalisme de l'incarnation contre tous ceux qui ont les mains propres parce qu'ils n'ont pas de mains : « Celui qui ne donne pas la main, c'est celui-là qui n'est pas chrétien ... Le pécheur tend la main au saint, donne la main au saint, puisque le saint donne la main au pécheur. Et tous ensemble, l'un par l'autre, l'un tirant l'autre, ils remontent jusqu'à Jésus, ils font une chaîne qui remonte jusqu'à Jésus, une chaîne aux doigts indéliables. Celui qui n'est pas chrétien, celui qui n'a aucune compétence en christianisme, en chrétienté, en matière de chrétienté, c'est celui qui ne donne pas la main. »

L'incarnation assume donc tout l'ordre temporel pour constituer une chrétienté, une civilisation où le charnel est sans cesse irrigué par l'éternel, au contraire de la schizophrénie des chrétiens modernes dont la religion privée n'est qu'« un certain christianisme honteux, une chrétienté honteuse, qui aurait honte de soi, honte de Dieu. Un christianisme, une chrétienté de seconde zone. » Au contraire, « la dent de chrétienté ne lâche

pas le cœur qu'elle a mordu ».

La révolution sociale sera morale ou ne sera pas. La seule révolution qui vaille est une révolution morale, une révolution de l'amour, une révolution de la charité, une révolution de l'ascèse, une révolution de l'incarnation, une révolution ascétique de l'incarnation, une révolution christique, chrétienne, une révolution de la tradition, une révolution vers la tradition chrétienne : « Seule la tradition est révolutionnaire. » Une conversion, *métanoïa*, retournement : « Une révolution est un appel d'une tradition moins parfaite à une tradition plus parfaite. »

Pour cela, seul le christianisme, seule l'Église, avec sa foi et sa charité, peut encore et toujours délivrer la force révolutionnaire de l'espérance :

« Il y a dans ce qui commence une source, une race qui ne revient pas.

Un départ, une enfance que l'on ne retrouve, qui ne se retrouve jamais plus.

Or la petite espérance

Est celle qui toujours commence. »

Après un *Péguy philosophe*⁵², voici qu'un *Péguy de combat*⁵³ est récemment paru. Dans ce magnifique essai biographique, Rémi Soulié a renouvelé et approfondi avec énergie notre approche de Péguy. À lire d'urgence pour nos temps de violence. Erik Satie avait imaginé une *Congrégation des Pauvres chevaliers de la sainte Cité* dans laquelle, à la suite d'Olivier Véron⁵⁴, nous rangerons entre autres Ernest Hello, Léon Bloy, Georges Bernanos, Pierre Boutang ..., et bien sûr Charles Péguy. Scrutant en solitaire les événements, et décelant leurs enjeux domestiques et mystiques, ces Pauvres Chevaliers, Compagnons de Dame Pauvreté, dominés par la passion de la vérité et le souci de la nation, ont incarné une façon d'être

capable de retenir à l'instant décisif de jeunes Français tentés par le malheur, et dont l'existence au lieu de se perdre reviendrait au courage quotidien dont ils feraient leur aventure. Disciples de Péguy. « La Justice et la Vérité que nous avons tant aimées, à qui nous avons donné tout, n'étaient point des vérités et des justices de concept, de livres, mais elles étaient organiques, elles étaient chrétiennes ... »⁵⁵

« Nous devons nous élever de toutes nos forces et inlassablement contre les envahissements de toutes les barbaries. »⁵⁶ Connaître le prix du courage et de l'honneur, et le payer de sa vie, voilà la leçon de Charles Péguy. Lester sa parole de sa propre chair, engager tout son être dans la vérité, payer de sa personne la charité pour tous, signer de son sang la fidélité aux patries charnelle et spirituelle. Intransigeance née de l'amour infini dont sont chargées les choses finies. Mystère de l'Incarnation : exigence absolue de réalisme intégral. L'arbre de Jessé. Charles Péguy ne fait pas le tri. Il reçoit tous les dons de Dieu, et les terrestres et les célestes – il les cultive et il les garde. Plume à la main, puis baïonnette au canon. Poète de la piété, moine-soldat de la vérité. Lieutenant Charles Péguy. Notre capitaine. « *Avoir la paix*, le grand mot de toutes les lâchetés civiques et intellectuelles. Tant que le présent est présent, tant que la vie est vivante, tant que la liberté est libre elle est bien embêtante, elle fait la guerre. »⁵⁷

Dire la vérité, dire infiniment la vérité, ne pas lésiner, ne pas désarmer, ne jamais désarmer, ne jamais se rendre. Vérité d'abord et toujours, vérité partout et jusqu'au bout. Merveilleux, grandiose, magnifique Charles Péguy. Exemple Charles Péguy. Saint Charles Péguy. Un des dix chrétiens essentiels depuis Jésus-Christ selon le cardinal Hans-Urs von Balthasar. Saint et héros. Simple héros. Exemple pour notre temps.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

origines, qui mourront tous au cri de *Viva Cristo Rey y la Virgen de Guadalupe* ! Seuls les héroïques paysans mexicains et les martyres des Brigades féminines Sainte-Jeanne d'Arc manquent encore au palmarès de la persécution qui a fait couler à flots le sang de toute une nation. Certains, à l'exemple de ce pauvre prêtre alcoolique et pécheur, et pourtant fidèle jusqu'à la mort quand tous ont fui, si magnifiquement dépeint par Graham Greene dans son maître-roman *La Puissance et la Gloire*, ne sortiront certainement jamais de leur humble et glorieux anonymat.

Qui sont les saints cristeros auxquels l'Église nous recommande de nous fier ? C'est Don Luis Batis Sainz, qui fonde dans sa paroisse une école et une coopérative ouvrière ; curé fervent, il n'abandonne pas le service de ses paroissiens qui ont pris les armes : il est fusillé dès août 1926. C'est un de ses paroissiens, le boulanger Manuel Morales, fusillé à ses côtés, à la fois membre du Cercle des Ouvriers Catholiques Léon XIII, de l'Association Catholique de la Jeunesse Mexicaine et de la Ligue Nationale pour la Défense de la Liberté Religieuse, qui déclara devant ses bourreaux : « Si je meurs, Dieu ne meurt pas. » Deux heures plus tard, dans le même village, les saints Salvador Lara Puente et David Roldan Lara, militants eux aussi de l'ACJM et de la LNDLR, seront à leur tour victimes des mêmes *défanatiseurs*. C'est le père Mateo Correa Magallanes, martyr du sacrement de la confession, arrêté en début 1927 : le général Eugenio Ortiz en personne lui demande de confesser des rebelles prisonniers ; Don Mateo s'exécute ;s mais lorsque le général lui ordonne ensuite de trahir le secret de la confession, il refuse malgré les menaces de mort et est exécuté le même jour à l'arme blanche. C'est le Padre Julio Alvarez Mendoza qui, en 1927, pardonne avant de mourir aux soldats de son peloton d'exécution. C'est le bienheureux Anacleto Gonzalez Flores,

sans doute la plus belle figure intellectuelle laïque de l'épopée cristera ; chrétien fervent, orateur et écrivain remarquable, fondateur de l'Union Populaire, le jeune avocat aura donné sa voix et sa plume au mouvement avant de lui donner sa vie : arrêté en 1927, il est longuement torturé sous les ordres du général Ferreira pour qu'il dévoile la cache de son allié de toujours, Monseigneur Francisco Orozco y Jimenez, archevêque de Guadalajara, seul de tous les membres de l'épiscopat mexicain à avoir voulu risquer sa vie en s'enterrant dans les montagnes de son diocèse après l'interdit de 1926 ... ; tous les doigts des mains désarticulés un-à-un, un bras cassé et la plante des pieds arrachée, il tient bon face à ses bourreaux et prendra congé de son tortionnaire avant de mourir en lui pardonnant et en lui proposant d'être son avocat au tribunal de Dieu ! C'est encore le bienheureux José Sanchez del Rio, martyr de quatorze ans assassiné en 1928 : dès 1926, forçant par son opiniâtreté l'autorisation de ses parents et des autorités cristeras, il s'engage dans la guérilla ; capturé par les Fédéraux qui le torturent cinq jours durant avant de le poignarder, il griffonna son testament sur un bout de papier : « Ma petite maman. Me voilà pris et ils vont me tuer. Je suis content. La seule chose qui m'inquiète est que tu vas pleurer. Ne pleure pas, nous nous retrouverons. - José, mort pour le Christ-Roi. »

Ce sont tant d'autres figures encore qu'il faudrait évoquer, et prier ... Que Dieu donne à chacun de nous, à l'exemple de ces *Santos Cristeros*, de vivre et, s'il le faut, mourir pour le Christ-Roi ! La démocratie du martyr est notre programme politique.

V. La cité de Dieu

LA CITÉ DE DIEU, œuvre majeure de saint Augustin, occupe une place centrale dans l'évaluation chrétienne de la chose politique. Ecrite par intermittence entre 413 et 427, *La Cité de Dieu* est l'œuvre la plus longue et la plus ambitieuse d'Augustin. Les vingt-deux livres qui composent cette œuvre encyclopédique se répartissent en deux grandes parties : les livres I à X sont une réfutation des *opinions vaines* des païens ; les livres XI à XII sont une défense et illustration de la vérité de la foi chrétienne par un panorama de l'histoire du salut. Cette section est divisée en trois parties traitant respectivement de l'origine, du développement et de la fin des deux cités dans lesquelles Augustin répartit l'ensemble de l'humanité : la cité de Dieu symbolisée par Jérusalem et la cité terrestre symbolisée par Babylone. Les deux cités en question ne sont pas des entités empiriques mais des réalités mystiques⁶⁸ : l'appartenance à l'une ou l'autre n'est déterminée que par l'objet de son amour ou la fin à laquelle on subordonne toute son action : « Deux amours ont donc bâti deux cités, l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité de la terre ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la cité de Dieu. L'une se glorifie en soi, et l'autre dans le Seigneur. »⁶⁹ La cité terrestre est celle de la *chair*, notion qui embrasse toutes les pensées, toutes les actions et les désirs de l'homme, dans la mesure où ils ne sont pas orientés vers Dieu comme fin suprême. La cité terrestre, fondée par Caïn, se caractérise par sa prétention à une indépendance et une autosuffisance totale : c'est Babel. La cité de Dieu est l'Église en son sens pleinement catholique : tout membre de l'Église institutionnelle n'en fait pas nécessairement partie alors que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pratique vis-à-vis des exigences de l'amour exprimées et incarnées par le Christ en son Église, c'est à chaque fois crucifier le Christ dans la réalité du monde et de sa chair. Jean-Paul II a d'ailleurs rappelé l'obligation d'objection de conscience en matière de respect de la vie, obligation pouvant mener jusqu'au martyre, au témoignage à *temps et à contretemps*.

L'Église, c'est le monde entier réconcilié : « Totus mundus Ecclesia est », dit saint Ambroise de Milan, maître de saint Augustin. L'ordre temporel est lui aussi, comme toute la création, destiné à être réconcilié, sauvé, c'est-à-dire incorporé au Christ et restauré dans le Christ. L'ordre temporel possède une autonomie, mais relative, c'est-à-dire en lien, liée, reliée et subordonnée à l'ordre spirituel – ce qui ne veut pas dire le pouvoir clérical direct. Le christianisme, qui veut renouveler la personne individuelle, a aussi pour tâche de renouveler la communauté humaine elle-même. Il est impossible de séparer la dimension spirituelle et la dimension sociale du christianisme, et même sa dimension écologique. L'Église est le site initial de cette communauté renouvelée. Elle est la semence du royaume eschatologique.

La conception chrétienne du lien social, en intégrant la vocation surnaturelle de l'homme concret et complet, démontre que non seulement cette vocation surnaturelle ne corrompt pas notre condition d'êtres naturels, rationnels et sociaux, mais qu'elle la fonde. Le bien est non-contradictoire : le bien personnel et le bien commun ne sauraient s'opposer, et le bien temporel et le bien spirituel pas davantage. L'exigence du salut se traduit autant dans le temporel que dans le spirituel : la mystique conduit à la politique ; sans les œuvres la foi est vaine.

Le rôle plus spécifique du laïc est d'incorporer l'ensemble de la société humaine et de son activité, ainsi que tout l'univers,

au Christ. La foi ne nous détourne donc pas du souci de la cité terrestre, mais nous y engage au contraire au suprême degré. L'amour théologal concerne la totalité des activités humaines – publiques comme privées. La politique alors est souci, charité, amour en actes. Saint Thomas d'Aquin l'appelle « la forme supérieure de la charité ». L'amour du prochain, c'est l'amour de son peuple et de son pays, comme réalisation immédiate et concrète de l'amour pleinement catholique, universel, embrassant toutes choses.

Il est donc de notre devoir de contribuer, à la lumière de l'Évangile et dans la pleine communion de l'Église, à construire un monde qui soit à la pleine mesure du dessein de Dieu pour sa création. L'erreur, c'est de croire pouvoir le faire sans lui. « Sans moi, vous ne pouvez rien faire », dit le Christ. Jean-Paul II l'a rappelé, notre *programme* est centré sur le Christ, fondé sur lui. Notre *programme*, notre tâche, *orans et laborans* – en priant et travaillant –, selon l'admirable devise bénédictine, c'est de « transformer dans le Christ l'Histoire jusqu'à son achèvement dans la Jérusalem céleste ». Le salut des âmes et le salut du monde vont de pair. Les temps s'accomplissent dans l'éternité, la Jérusalem divine est le but de l'Histoire, la cité de Dieu est l'avenir du monde.

Revenons, pour prévenir au moins une interrogation qui n'aura certainement pas manqué de germer dans l'esprit des lecteurs, sur la fameuse phrase : « Rendez donc à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Dans le contexte de la célèbre réplique, Jésus, loin de poser une théorie politique de séparation des pouvoirs, renvoie à eux-mêmes ceux qui veulent le mettre à l'épreuve. « De qui est cette effigie ? », demande-t-il lorsqu'on lui tend une pièce. L'argent est à l'effigie de César mais nous sommes à l'image de Dieu. « Que chacun rende donc à Dieu ce qui lui appartient et à César ce qui est à César »

signifie alors plutôt : *Ce que vous possédez vous possède ; que chacun discerne en lui-même ce qui appartient à Dieu et ce qui appartient à César ; que chacun fasse le tri ; que chacun voit à qui il appartient, du vrai Dieu ou du faux dieu ...* Jésus ne conseillait pas aux Juifs de rendre un double culte à Dieu et à César. Il a bien dit ailleurs : « Vous ne pouvez servir deux maîtres : Dieu et Mammon. » Jésus ne légitime pas un ordre temporel qui se voulait divin contre Dieu même – le divin César, le divin Auguste, l’empereur-dieu auquel on sacrifiait et rendait un culte ! Les chrétiens des premiers siècles l’ont bien compris, qui furent persécutés pour leur refus de souscrire à l’idolâtrie, à la *religion politique* de leur temps – c’est-à-dire à la politique se hissant au rang d’une religion.

Rendre à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César. Loin de défendre César contre Dieu, cette injonction nous invite à défendre toujours les droits de Dieu contre la prétention sans cesse renouvelée (et d’abord en chacun de nous-mêmes et de notre ego, notre César intérieur) de César de se substituer à Dieu. Il s’agit de rendre à Dieu sa place, toute sa place dans nos existences, nos communautés, nos sociétés. Rendre à Dieu toute sa place, et remettre César à sa place. C’est exactement ce que fait le Christ lorsque, lors de son procès, il précise que son royaume n’est pas « *de ce monde* » (ce qui ne veut pas dire qu’il n’est pas *dans* ce monde) et qu’il rappelle à Pilate que tout pouvoir vient de Dieu lui-même. Tout est à Dieu, César y compris. La politique elle-même appartient donc à Dieu et doit s’ordonner à Dieu, lui obéir. Qu’est-ce qui appartient alors à César ? Il y a une consistance et une bonté propre de l’ordre politique, mais on ne peut la découvrir et lui rendre ce qui lui appartient qu’en rendant pleinement à Dieu tout ce qui lui appartient.

« Mon royaume n’est pas *de ce monde* ... » « Soyez *dans* le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voulu lui aussi naître et vivre sous la loi pour réaliser le salut du monde. Au pouvoir royal, la théologie médiévale opposait le droit de résistance, le consentement – voire la souveraineté⁹⁸ – populaires ...

La forme achevée de l'idée de droit divin est typique de la modernité et remonte aux XVI^e et surtout XVII^e siècles. Ses adversaires ne manquèrent pas d'en souligner le caractère récent. Elle traduisait la montée en puissance de monarchies qui préfiguraient déjà l'État moderne, et elle cherchait à en légitimer l'absolutisme. Comme l'idée de droit divin des rois était issue du conflit avec la papauté, il n'y a rien d'étonnant à ce que les théologiens qui se rangeaient du côté du pape l'aient attaquée de la façon la plus consciente. Ils donnèrent de la formule de saint Paul, selon laquelle toute autorité vient de Dieu, une interprétation profonde : elle signifiait que Dieu a créé l'homme comme devant vivre dans une cité, que celle-ci doit être organisée, et donc que le besoin d'une autorité vient de Dieu. Mais sur la façon de choisir celui qui la détient, rien n'est dit. Saint Bonaventure se moqua même en son temps de la succession par primogéniture. Si l'empire, l'« *imperium* », vient de Dieu, l'empereur vient des hommes. La désignation de ce dernier peut se faire par acclamation, mais rien n'empêche de procéder par scrutin majoritaire, comme le faisaient les conciles, comme étaient choisis les supérieurs des ordres religieux et les papes eux-mêmes : « *vox populi, vox Dei* », disait d'ailleurs le proverbe. L'école de la démocratie moderne n'a pas été Athènes, où tout reposait sur le tirage au sort, mais l'Église médiévale.

La fable convenue selon laquelle l'État moderne serait né d'une sécularisation néglige la détermination strictement théologique de cette nouvelle figure de l'État absolu : l'absolutisation passe nécessairement et prioritairement par une

re-sacralisation de l'État. Il n'y a pas de revendication de laïcité de la part du pouvoir temporel. Tout au contraire, cette revendication lui est suggérée par l'Église comme portant sur le domaine propre de l'État, celui dans lequel peut s'accomplir sa tâche de maintenir la paix. Mais la fonction impériale ou royale, loin de s'installer spontanément sur le terrain profane, fut au contraire constamment tentée de s'arroger un accès direct et indépendant à la sacralité. La sécularisation est donc le fruit de la volonté étatique de remplir la totalité du champ de la sacralité en évacuant celle concurrente de l'Église. Le conflit entre l'État qui descend le sacré du ciel pour s'en revêtir et l'Église qui fait monter la terre vers Dieu, conflit de l'idolâtrie et du monothéisme, ne pouvait qu'être récurrent. C'est dans ce sens que l'Église limita et rappela la signification du sacre des souverains et l'exclut malgré le souhait de certains monarques de la liste des sacrements. Elle s'opposait à un processus de re-sacralisation du pouvoir temporel qui parvint à son terme avec la modernité. La modernité n'est rien d'autre que la victoire temporaire portée à ses plus extrêmes conséquences – totalitarisme et nihilisme –, mais qui n'a rien d'inéluctable ni de définitif, du pôle étatique, de la temporalité, face au pôle ecclésial, à la spiritualité, et la confiscation de la sacralité de son vrai champ, la divinité, et son dévoiement dans l'idolâtrie : État, marché, idéologies ... Le mythe du progrès, sous ses diverses formes, a pour fonction de nous faire croire que cette victoire est inéluctable sinon souhaitable. Mais rien ne prouve qu'elle ne soit ni l'un ni l'autre ...

Une des formes que prit la *Révolution papale* du XI^e siècle fut la constitution de l'Église en un système juridique autonome. Pour la première fois, le droit fut enseigné comme un corps distinct et systématisé de connaissances : le *droit canon*. Ce

droit a pour domaine propre l'homme en tant qu'il est en chemin vers la vie éternelle. L'ordre qu'il introduit dans la vie humaine est un ordre de marche. Le droit canon concernait toute la vie humaine – avec ses dimensions intrinsèques politiques et sociales. Le droit canon régissait alors des pans entiers que personne ne songerait actuellement à considérer comme religieux. Tel est le cas de l'enseignement et de l'aide aux nécessiteux, qui étaient assurés par l'Église. Cela valait surtout pour la vie privée, par l'intermédiaire des règles du mariage, comme l'interdiction de la consanguinité. Sur le point du mariage, la lutte entre l'Église et les mœurs fut séculaire. La société avait tendance à voir dans le mariage l'alliance entre deux familles, ce qui privilégiait le consentement des parents. L'Église cherchait au contraire à le fonder sur le seul consentement des époux majeurs, que le prêtre était autorisé à recevoir même contre le gré des parents. Mais le droit canon réglait aussi de larges pans de la vie économique suivant le principe de justice, avec notamment la condamnation de l'usure et la définition de justes prix par les canonistes médiévaux. Cependant, le droit canon ne vise pas à réglementer l'ensemble exhaustif de la vie humaine, mais à tracer une frontière autour des activités religieuses – avec leurs implications sociales, politiques et économiques. Le droit canon, c'est le droit du peuple de Dieu. Aujourd'hui, appliquer intégralement le droit canon et la doctrine sociale de l'Église dans la vie de l'Église comme peuple de Dieu pourrait être le point de départ d'une révolution ou d'une renaissance dont le laïc chrétien serait la pointe avancée.

La loi et son au-delà

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cause.¹⁰¹

Nos sociétés modernes se considèrent comme démocratiques. Le *peuple* est la seule source de légitimité politique. Il tend à devenir la source de toute valeur éthique. La loi est réduite à n'être que la convention d'une société s'organisant elle-même. Pour désigner cette situation, le terme d'*autonomie* prend un sens inédit. Les sociétés modernes se vivent comme exerçant sur elles-mêmes une expression qui tend à identifier ce qui est à ce qui doit être. Cette pression douce s'avère peut-être en fait plus tyrannique que jamais. En témoigne le caractère central pris par l'idée de normalité. La norme comme règle du droit, et d'abord, selon l'étymologie (« *norma* »), du rectiligne, devient le « normal » : en lui coïncident la description et la valorisation. La société défend cette norme en déployant un système de discipline avec lequel elle se confond. La loi n'est plus que la pression qu'exerce la société sur elle-même. C'est pourquoi les prétendues *Lumières*, malgré leur volonté affichée de rompre avec ce que l'on appellera plus tard l'Ancien Régime, reprirent – et accentuèrent – le vocabulaire de la sacralité de la loi. Rousseau, dans sa critique du christianisme, rêvait de le remplacer par une *religion civile* : parmi les articles qui en constituent le simpliste credo, il mentionne la croyance en la *sainteté des lois*.

Plus tard, les législateurs de la Révolution française déclarèrent certains droits *inviolables et sacrés*. C'est le cas avant tout pour le droit de propriété. Il est d'ailleurs piquant que le recours à la notion de sacré ait surtout servi, dans les faits, à garantir les droits des acquéreurs de biens dits *nationaux*, c'est-à-dire issus de la formidable spoliation que subit l'Église ... La sacralisation sert ainsi à couvrir le résultat d'une sécularisation et à sacrer, consacrer une désacralisation. On retrouve un geste

analogue dans l'idéologie contemporaine des *droits de l'homme* : elle fait d'autant plus appel à une rhétorique sacralisante qu'elle évite de penser à quoi *l'homme* doit l'humanité qui le rend capable d'avoir des droits ...

Dans les sociétés modernes, la loi, loin d'être conçue dans un quelconque rapport au cosmique ou au divin, n'est donc rien de plus que la règle que se donne la communauté humaine en considérant seulement les fins qu'elle se propose à elle-même. La modernité a pour fondement et pour projet – pour projet fondateur – l'autonomie – comprise en son sens moderne au prix d'une réévaluation étymologique ...¹⁰² – : le moderne est celui qui se donne en toute chose une loi à lui-même, sa propre loi, qui se construit sa loi – même s'il sacralise cette dernière dans des déclarations universelles, des constitutions, des préambules, ou par le biais de mythes tels que la *volonté générale* ou le *contrat social*. Le moderne est celui qui rejette toute hétéronomie – loi venant d'ailleurs – qu'elle soit d'origine cosmologique ou théologique, ou plutôt qu'elle soit cosmonomie ou théonomie – loi de la nature ou loi de Dieu –, et qui fait que toute hétéronomie possible soit sa production, soit elle-même issue de sa propre autonomie absolutisée, sacralisée, universalisée, divinisée : une idole¹⁰³ – les fameux *droits de l'homme*, par exemple.

La cosmonomie envisage la loi à partir du monde ; la théonomie l'envisage à partir de Dieu. Cette hétéronomie – recevoir sa loi d'un autre – s'oppose à l'autonomie au sens moderne – se donner à soi-même sa loi. Ce couple d'opposés, mis au centre de la réflexion morale par Kant, a reçu depuis une valeur de programme : l'autonomie définit l'idéal à réaliser d'une façon toujours plus radicale, et l'hétéronomie désigne l'ennemi qu'il s'agit d'éliminer. Le monde moderne, dans la

morale qu'il revendique et qui le fonde, se flatte de congédier tout ce qu'il croit entaché d'hétéronomie et aime à se comprendre comme construit sur l'idée d'autonomie. Mais le moderne n'a en vérité rien de *moderne* : la modernité représente juste le triomphe général et temporaire – mais non éternel ni inéluctable – d'un certain type humain depuis toujours connu, d'une certaine tendance humaine qui remonte aux origines et que d'aucuns ont nommé le *péché* ou la *volonté de puissance* – c'est tout un. Avant, plus simplement et avec davantage de sagesse et de justesse, on l'appelait le *tyran*, et l'attitude moderne d'arraisonnement et de domination de tout le réel était vue comme comportement tyrannique – et c'est toujours Antigone, voix autonome¹⁰⁴ de l'hétéronomie, qui se dresse face à Créon, diktat hétéronome de l'autonomie¹⁰⁵, pour lui signifier la vanité de son projet. L'homme qui se crée « *ex nihilo* », sa propre loi finit là où il commence : dans le nihilisme. Et son insoumission à toute hétéronomie autre que ses idoles, ses dieux fabriqués, finit dans l'exploitation, la manipulation et la destruction de tout le vivant – animé comme inanimé.

La réflexion européenne sur les rapports entre le politique et le sacré est dominée par un des grands récits dans lesquels la modernité s'explique à elle-même : une sortie du politique hors du domaine théologique. Ils sont censés s'être séparés à partir d'une unité originelle. Pour exprimer cette unité, la modernité réinterprète le passé et le place dans des catégories « *ad hoc* » ; et le mouvement par lequel elle se dégage du passé, tel qu'elle l'interprète, reçoit divers noms : sécularisation d'un monde supposé enchanté ; laïcisation d'une société supposée cléricale ; séparation de l'Église et de l'État, supposés initialement confondus. Pour la modernité, le moteur de l'évolution est la rationalisation des sociétés, chère à Max Weber. Or les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

un vaste dégoût aux arêtes imprécises où l'on trouve notamment l'opposition à l'Église catholique, qu'on appelle alors *romaine*. Tout ce que les juges les plus sévères concèdent à la romanité, c'est le fameux *droit romain*, et surtout d'avoir diffusé les richesses de l'hellénisme et de les avoir fait parvenir jusqu'à nous. Les Romains n'ont alors fait que transmettre, admettons ; mais ce n'est pas rien. Le contenu de l'expérience romaine réside dans cette transmission même. Les Romains ont apporté ce qui était pour eux de l'ancien comme du nouveau. La diffusion de l'héritage grec et hébraïque a trouvé à Rome un terrain particulièrement favorable. Les Romains avouent volontiers ce qu'ils doivent aux autres. Horace dit que « la Grèce captive captiva son farouche vainqueur et introduisit les arts dans le rustre Latium ». Bien plus, les Romains rattachent leur origine à une non-autochtonie, à une fondation, à une transplantation dans un sol nouveau.

Le rapport romain à l'origine est magnifiquement saisi et exprimé par le génie de Virgile, exploitant la légende troyenne et créant dans l'*Enéide* le mythe romain par excellence. Enée quitte Troie, mise à sac par les Grecs, avec ses dieux domestiques et les transfère en terre latine. On verra les prolongements médiévaux et renaissants de la légende romaine dans la revendication d'une origine troyenne par les Européens – les Français en particulier. Être romain, c'est faire l'expérience de l'ancien comme nouveau et comme ce qui se renouvelle par sa transplantation dans un nouveau sol, transplantation qui fait de ce qui était ancien le principe de nouveaux développements. Est romaine l'expérience du commencement comme recommencement.¹¹² L'attitude romaine est celle de ce qui se sait appelé à renouveler de l'ancien. C'est savoir que ce que l'on transmet, on ne le tient pas de soi-même, et qu'on ne le possède

qu'à peine, de façon fragile et provisoire. Ainsi, le *grec* et le *juif*, en tant qu'ils interviennent comme les deux composantes fondamentales de l'Europe, sont tous les deux *romains*. C'est parce que l'Europe les accueille tous deux, *grec* et *juif*, d'un point de vue *romain*, qu'ils peuvent rester eux-mêmes et y produire la plénitude de leurs effets.

La source biblique

L'expérience biblique, celle de l'Ancien Testament, a de toute évidence largement contribué à faire de l'Europe ce qu'elle est. L'Europe – et ses extensions coloniales ultramarines américaines et australes – est le lieu où la Bible est devenue forme de vie des populations entières. Cette influence du judaïsme ancien et de l'Ancien Israël s'est avant tout exercée par l'intermédiaire du christianisme et non directement du judaïsme en tant que tel.¹¹³ D'ailleurs Enée, le héros romain par excellence, est peut-être le meilleur parallèle païen d'Abraham quittant sa terre, sa patrie et la maison de son père.¹¹⁴ De même, on peut mettre en parallèle la non-autochtonie des Hébreux, qui savent fort bien qu'entrant en Canaan, ils habitent des maisons qu'ils n'ont pas bâties et cueillent les fruits d'arbres qu'ils n'ont pas plantés.¹¹⁵

Le christianisme récapitule ce qui apparaît alors comme *ancien* à partir de ce qu'il confesse comme son principe. L'Église est *romaine* parce qu'elle est fondée, et parce qu'elle est fondée sur le Christ qu'elle confesse comme la nouveauté même. Saint Irénée de Lyon dit que le Christ n'apporte rien de nouveau, mais qu'il restitue tout comme nouveau : « Vois : je rends toutes choses nouvelles. » La Nouvelle Alliance et le Nouveau Testament qui en constitue le document se situent à ce

point par rapport à l'Ancienne Alliance et à l'Ancien Testament qu'ils en tirent jusqu'à leur nom. L'adjectif *ancien*, qui qualifie l'alliance et les textes qui la consignent, ne signifie pas *périmé* ou *dépassé*¹¹⁶, mais renvoie à une priorité chronologique et logique. L'Ancien Testament de la Bible chrétienne coïncide pour l'essentiel avec les écrits reconnus comme canoniques par le judaïsme. Tout ce que les juifs admettent est aussi admis par les chrétiens. Selon les paroles du Christ, il n'est pas question d'abolir la loi ancienne, mais de l'accomplir à la perfection.¹¹⁷ Selon saint Paul, les promesses de Dieu envers Israël sont sans repentance¹¹⁸, et le Christ dit même que « le salut vient des Juifs ».¹¹⁹ Les Pères de l'Église insistent, comme saint Irénée : « La loi de Moïse aussi bien que la grâce de la Nouvelle Alliance, toutes les deux adaptées à leur temps, ont été accordées par un seul et même Dieu au bénéfice du genre humain. » Le christianisme suppose l'acceptation de la filiation par rapport au judaïsme, véritable circoncision du cœur.

Le rapport de l'Europe à ses sources est essentiellement *romain*. Cette attitude *romaine* est présente jusque dans les aspects les plus humbles, les plus matériels, de la transmission de l'héritage antique. Les Romains adaptent, réécrivent, repensent les textes, en les transposant dans leurs références culturelles. Dans l'Antiquité, ils se sont plus inspirés de modèles grecs qu'ils ne les ont traduits. Dire que nous sommes romains, c'est tout le contraire d'une identification à un ancêtre prestigieux. C'est une dépossession, non une revendication. C'est reconnaître que l'on n'a au fond rien inventé, mais que l'on a su transmettre, sans l'interrompre, toutefois en s'y replaçant, un courant venu de plus haut. L'Europe est restée face à la conscience d'avoir emprunté, sans espoir de restitution, à une source qu'elle ne peut ni regagner ni surpasser. La culture

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de respect. C'est leur dignité même qui impose le devoir d'en faire bon usage. La culture européenne porte la marque de cette bonté du sensible – contre la gnose et le manichéisme. Ce trait vient de l'Église qui affirma, par exemple contre le catharisme, la bonté fondamentale de la créature et du corps. Pour le christianisme, l'incarnation donne à l'humanité une dignité qui est celle même de Dieu. Elle précise en effet l'idée de création à l'image de Dieu affirmée dans la Genèse¹³⁶ : ce qui, en l'homme, est image de Dieu n'est pas une de ses facultés – l'intelligence par exemple. L'image de Dieu en l'homme est son humanité, dans son intégralité. Ce qui, en l'homme, est assumé par la divinité va jusqu'à la dimension charnelle de la personne : l'incarnation va jusqu'au bout, jusqu'au plus bas, jusqu'au corps. Dieu a pris corps, et il s'adresse au corps. Le corps humain entre de la sorte dans un destin inouï, puisqu'il est appelé à ressusciter. Ce destin fait du corps l'objet d'un grand respect, le respect qui s'attache à ce à quoi Dieu s'est lié de façon irrévocable. Le fait baroque, comme art de la Réforme catholique,¹³⁷ peut être interprété comme une affirmation de la bonté intrinsèque d'un monde pourtant périssable et blessé. Le catholicisme prend au sérieux l'incarnation, la carnalité transfigurée dans le Verbe. La chair est indissolublement tissu historique dans la succession apostolique, espèces sacramentelles, corps vivant, réalité sensible. Si l'on veut chercher des illustrations littéraires modernes à cette attitude de respect de la chair et du sensible, on peut penser à Claudel ou à tout ce que dit Péguy sur le *charnel*.

La survie de l'Europe

La culture occidentale est donc, on connaît le poncif – un

peu oublié de nos jours, cependant –, fille d'Athènes et de Jérusalem. Mais c'est à travers la transmission d'un héritage et l'actualisation de cet héritage, par une médiation et une rénovation de l'hellénisme et du judaïsme par le christianisme qu'a eu lieu cette filiation. C'est essentiellement l'extension du rapport du christianisme à l'Ancien Testament – nullement abrogé, mais accompli – qui a préservé et accentué en Europe l'attitude romaine d'ouverture fondamentale à un héritage extérieur.

Dans le monde christianisé, être romain, c'est fondamentalement et inévitablement être chrétien – c'est-à-dire catholique. Le *romanisme* – ou plutôt la « romanite » comme disait André Suarès¹³⁸ – des différentes révolutions et des divers empires des deux siècles passés, en France, en Italie ou en Allemagne en particulier, illustrent *a contrario* cela : une romanité non chrétienne n'est plus qu'une bouffonnerie sanglante, une volonté utopique et anachronique, régressive et folklorique jusqu'au grotesque même dans ses applications totalitaires, de ressusciter un paganisme mort et enterré - que l'on songe aux parades néo-païennes des révolutions française, fasciste, nazie ...

L'Église, bien que ce terme ne fasse pas partie des quatre adjectifs qui la qualifie dogmatiquement – « une, sainte, catholique et apostolique » – reçoit la dénomination de *romaine*. Il est entendu par là que l'unité réside dans la communion des évêques autour du successeur de Pierre, l'évêque de Rome. Mais sa *romanité* est aussi ailleurs. La *romanité*, comme art de la transmission, est un modèle de pratique culturelle qui n'a rien perdu de son actualité, voire de son urgence. Surtout au regard de ce qui pourrait empêcher l'Europe de rester ou de redevenir elle-même, ce qui menace l'européanité de l'Europe. Un monde

dans lequel l'accès direct à Homère ou à Virgile serait le seul fait de spécialistes serait singulièrement appauvri – et c'est déjà presque le cas ... Il serait grave que l'Europe considère l'universel dont elle est porteuse comme une particularité locale ne valant que pour elle, et qui n'a pas à s'étendre à d'autres cultures. On entend parfois dire, par exemple, que la liberté, l'état de droit, la dignité humaine, le respect des femmes, le droit à l'intégrité corporelle, etc., ne seraient pas bons pour certains peuples, dont la tradition, censée mériter un respect infini, est au despotisme, au mensonge officiel, ou à la mutilation rituelle. Comme si la liberté et la vérité étaient des bizarreries locales, à mettre sur le même plan que le port du kilt ou la consommation d'escargots.

Il se pourrait que le christianisme puisse aider à donner à la construction européenne quelque chose d'inapparent : cette chose n'est rien moins que l'objet même de cette construction. Car sommes-nous bien sûrs que ce qui se construit est vraiment l'Europe ? Et non pas simplement une zone de libre-échange, ou un centre de force, qui ne se définirait que par sa position géographique, et par le nom qu'aurait reçu, de façon accidentelle, selon l'expression de Paul Valéry, un « petit cap du continent asiatique » ?

L'Église catholique a toujours maintenu au niveau de ses affirmations le principe de la distinction des pouvoirs. Son histoire concrète coïncide pour une large part avec celle des efforts déployés par la papauté contre les tentations de confiscation, par le pouvoir temporel, des moyens permettant de faire pression sur le spirituel. L'Europe doit rester, ou redevenir, le lieu de la distinction du temporel et du spirituel, bien plus, de la paix entre eux – chacun reconnaissant à l'autre sa légitimité dans son domaine propre. Elle doit rester, ou redevenir, le lieu où l'on reconnaît une liaison intime de l'homme avec Dieu, une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'aversion, elle est comme la synthèse de tout ce dont ils veulent se libérer. Mais ce n'est que par la lutte contre soi et le renoncement que l'homme peut apprendre à se maîtriser et ainsi à contrôler aussi sa propre puissance. De tout cela, il faut que naisse finalement un art spirituel de gouvernement dans lequel, par la maîtrise, la puissance régnera sur la puissance. Il faudrait montrer la seule et véritable option qui est à l'arrière-plan des nombreuses options particulières telles qu'elles s'imposent partout. Ces possibilités sont ou bien la fin par la destruction intérieure comme extérieure – ou bien une nouvelle forme du monde où vivrait une humanité consciente de ce qu'elle signifie et ayant des possibilités d'avenir.

La vérité de la révélation est toujours plus attaquée ; sa valeur pour la formation et la conduite de la vie toujours plus condamnées de façon toujours plus péremptoire. Vis-à-vis de l'Église surtout, l'esprit moderne manifeste une opposition de plus en plus vive. La prétention de développer toutes les manifestations de la vie et de l'activité, politique, économie, ordre social, science, art, philosophie, éducation, etc., uniquement à partir de leurs normes internes, paraît toujours davantage aller de soi. Ainsi se constitue sans cesse davantage une forme de vie non chrétienne et sous de multiples rapports antichrétienne. Elle s'affirme de façon si logique qu'elle semble absolument normale et toute exigence de l'Église, qui veut que la vie soit déterminée par la révélation, apparaît comme un intolérable empiétement.

Même le croyant adopte dans une large mesure cette façon de voir lorsqu'il pense que les choses religieuses sont un domaine en soi et les choses du monde également, que chaque domaine doit adopter la structure qui convient à sa nature propre et qu'il faut laisser l'individu libre de vivre jusqu'à tel ou tel point dans ces deux domaines, selon son désir. La conséquence

c'est que d'un côté une existence profane autonome se fait jour, détachée des influences chrétiennes directes, et de l'autre côté un christianisme qui étrangement imite cette *autonomie* : de même que se développe une science purement scientifique, une économie purement économique, une politique purement politique, il en va de même pour une religiosité purement religieuse, qui perd ses rapports directs avec la vie concrète, s'appauvrit de plus en plus de son contenu profane, se limite toujours plus exclusivement à la pratique et à l'expérience *purement religieuse* et n'a plus pour beaucoup d'individus d'autre signification que celle de donner une consécration religieuse à certains points culminants de l'existence : la naissance, le mariage, la mort.

La profanation du monde

La situation religieuse des temps modernes a évacué la relation directe avec le contenu religieux des choses et l'emprise sur l'âme du mystère répandu dans le monde telle qu'elle se rencontre chez tous les peuples et dans tous les temps. Cela signifie que dans une large mesure l'homme moderne non seulement perd la foi en la révélation biblique mais subit aussi un affaiblissement de ses dispositions religieuses naturelles, de sorte qu'il considère de plus en plus le monde comme une réalité purement profane. Avec la mise à l'écart de tout arrière-plan religieux, toutes les éventualités de la vie sont *prévues*, calculées selon leur fréquence et leur importance, et rendues inoffensives. Les événements capitaux de la vie humaine, la conception, la naissance, la maladie et la mort, perdent leur caractère de mystère et se transforment en processus sociaux et biologiques dont s'occupent une science et une technique

médicale toujours plus sûres d'elles-mêmes. La technique vise à triompher rationnellement de la vie et de la mort, c'est-à-dire à supprimer la vie lorsqu'elle n'apparaît pas digne d'être vécue aux vivants eux-mêmes ou à l'État quand elle ne lui semble pas correspondre aux fins qu'il se propose.

Une vie ainsi *construite* est-elle possible à la longue ? Possède-t-elle le sens dont elle a besoin pour pouvoir rester la vie d'êtres humains ? Tout existant est plus que lui-même, tout événement signifie plus que son strict accomplissement : ils se rapportent à quelque chose qui se situe au-dessus d'eux ou au-delà d'eux. C'est seulement à partir de là qu'ils reçoivent leur plénitude. Si cela disparaît, les choses comme les institutions se vident de leur contenu. Elles perdent leur force et leur signification, elles ne convainquent plus. Le cœur n'a plus le sentiment qu'un tel monde *vaut la peine* de vivre. Alors on use de la violence et c'est par cette voie que la détresse impuissante cherche une issue. En réalité, un vide est apparu qui existait déjà depuis longtemps. Les temps modernes ont revendiqué tous les fruits temporels et les valeurs du christianisme en supprimant leur garant, la révélation chrétienne : ils ont refusé la révélation en se nourrissant cependant de ses effets. Les temps qui viennent créent déjà une clarté terrible mais salutaire : alors on verra toujours plus comment apparaît la réalité lorsque l'homme s'est détaché du Christ et que cesse l'usufruit qu'il en tirait. Aucun chrétien ne peut se réjouir lorsqu'une absence radicale du christianisme se manifeste. Mais la manifestation violente de l'existence non-chrétienne doit sortir du brouillard des sécularisations et renoncer à l'usufruit qui nie la révélation mais qui s'est approprié les valeurs et les forces issues de celle-ci. Le non-chrétien des temps modernes n'a pas encore reconnu du tout ce que cela signifie en réalité que d'être ce non-chrétien, mais il l'apprend sans cesse à ses dépens – et le nazisme et le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fixés sur les grandes péripéties de cet univers. La vie cachée de la charité qui constitue l'histoire des âmes se continue à travers les événements et les destructions de l'histoire du monde, aussi pure qu'une eau limpide qui glisse à travers les doigts, aussi intacte et aussi tranquille qu'un chant d'oiseau, un rayon de lune, un parfum qui passe parmi le feuillage d'un bois. Dieu prête plus d'attention à un acte de charité, ou à un quart d'heure d'oraison de quiétude, qu'au fracas de la chute d'un empire ou d'une révolution sociale. La ferveur cachée des amis de Dieu, voilà ce qui importe avant tout à la conduite de l'univers.

La communauté eucharistique

Récemment a été enfin traduit en français le premier livre de Stanley Hauerwas¹⁴⁸, célèbre théologien américain, qui a déjà soulevé quelques controverses et saines polémiques dans nos contrées. La lecture en est stimulante, mais nécessite un retour sur les apports et les limites de ce fameux et controversé théologien d'outre-Atlantique. Il y a beaucoup à redire d'un point de vue doctrinal, notamment sa négation de la loi naturelle – et, partant, d'une morale universelle. À ce sujet, nous ne pouvons que conseiller au lecteur l'intervention de Benoît XVI au Congrès international sur la loi morale naturelle à l'Université pontificale du Latran, le 12 février 2007¹⁴⁹. Mais, outre répondre à une légitime curiosité, la lecture du *Royaume de paix* permet d'entrer dans le vif des débats théologiques et intellectuels qui agitent le christianisme américain. Sous-titré *Une initiation à l'éthique chrétienne*, le livre d'Hauerwas affirme que le but du christianisme n'est pas tant de proposer ni d'imposer une morale minimale universelle que d'incarner par sa vie une morale maximale particulière, l'éthique chrétienne, et de

témoigner activement de cette dernière.

Insistant sur l'importance de la vertu comme habitude du bien, de la formation du caractère et du rôle de l'*habitus* dans la sainteté, Hauerwas montre que c'est l'appartenance à la communauté ecclésiale qui forme la personne à devenir bonne et imiter le Christ, à être saint comme Dieu est saint. Il ne s'agit donc pas tant de favoriser la morale au sens moderne du terme – choisir entre le bien et le mal et poser des actes bons en tant que sujet abstraitement libre sur la base d'une éthique humaine universelle – que la vertu, le caractère : devenir bon.

Contre la réduction du christianisme à un humanisme, tentation humaine hélas trop contemporaine, Hauerwas rappelle avec énergie que l'Église n'est pas tant là pour proposer à l'humanité une éthique minimale universelle que pour incarner le Royaume au milieu du monde et donc témoigner – jusqu'au martyre s'il le faut – de sa morale maximale, de l'éthique chrétienne, évangélique, christique. En le lisant avec prudence, et en recevant avec une solide assise théologique catholique, on peut faire son miel de sa lecture.

L'affaire de l'Église n'est pas tant seulement de pacifier et moraliser le monde à la manière du monde (car Jésus ne donne pas la paix, sa paix, à la manière du monde) que d'être au milieu du monde la communauté pacifique et véridique reflétant la perfection de la bonté de Dieu. Bref, à une vision moderne, humaniste et laïque, de l'Église facteur d'ordre, il oppose une vision proprement chrétienne de l'Église sacrement de salut. L'Église ne poursuit pas tant la pacification et la moralisation temporelles du monde que son salut éternel – qui est paix véritable. La morale chrétienne annoncée et proposée à tout homme, c'est suivre le Christ, imiter Jésus, c'est être chrétien, conformé, configuré, incorporé au Christ par les sacrements, la liturgie et la prière, et non se soumettre à un code extérieur

rituel ou social.

Voilà un auteur qui, à côté de Charles Taylor, Alasdair McIntyre, William Cavanaugh et quelques autres (on pourrait citer là René Girard, ce fleuron français de l'université américaine ...), mais aussi John Milbanks, Catherine Pickstock, fait partie de ces penseurs stimulants venus du monde anglo-saxon : pensées problématiques certes, mais justement exigeantes. Qu'il s'agisse des *communautariens* ou des *radicaux-orthodoxes*, il n'est pas question bien sûr de transplanter telles qu'elles ces œuvres d'outre-Atlantique et d'outre-Manche en terreau français ... Cependant, le lecteur averti et curieux y trouvera de quoi controverser et nourrir sa réflexion : la *disputatio* est un excellent exercice intellectuel ! En tout cas, voilà qui prouve que la théologie n'est pas morte, elle est science vivante car science du Vivant, elle est aussi, en quelque sorte, *creatio continua*, et montre sans cesse l'impossibilité pour la raison humaine d'élaborer un système définitif sur Dieu et le monde. La théologie est ouverture de la raison à la Révélation. Peu avant de mourir, saint Thomas d'Aquin avait arrêté toute écriture suite à une vision – car selon lui toute son œuvre n'était que feu de paille au regard de ce qu'il y avait vu. Mais c'est aussi à ces feux de paille que se réchauffe et s'éclaire notre raison dans l'obscurité de la foi – en attendant la vision béatifique.

Penser la communauté n'est donc pas réservé à l'Amérique ! La réflexion sur la *communio* est au contraire centrale dans la pensée chrétienne, pour laquelle l'Église est la communauté par excellence, que fonde l'Eucharistie du Christ. S'il est une dimension qui est particulièrement mise en avant chez certains penseurs chrétiens américains ou anglais, influencés par la pensée *communautarienne* ou *Radical Orthodoxy*, c'est la définition de l'Église comme communauté, et plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– et le seul. Le christianisme est éminemment sacré. Le Christ a rendu toute chose sacrée, *récapitulant en lui toutes choses, celles du Ciel et celles de la Terre*. « Vois, je fais toutes choses nouvelles. » La nature est un temple dont nous sommes les vivants piliers. L'univers entier est un rite dont nous sommes les liturges. La modernité a tout désacralisé – rendant tout le vivant, l'animé comme l'inanimé, manipulable, exploitable, arraisonnable à l'infini. La modernité est un processus de remplacement d'un ordre liturgique, fondé sur le bien commun, qui se traduit par une pratique de réception et du retour du don, par un ordre spatial, fondé sur la volonté, le pouvoir juridique, la privatisation de la liturgie et un régime d'échanges privés et individuels, dépourvus de toute notion de fins et de don. Il nous faut substituer la métaphysique de la participation au postulat (post) moderne de la violence originaire. Une critique théologique radicale de la modernité ne doit cependant pas tant s'attarder sur la critique de la modernité que sur l'affirmation de la vitalité de la tradition catholique. Nietzsche et René Char nous mettent respectivement en garde : « Celui qui combat trop longtemps les dragons devient dragon lui-même ; et si tu plonges trop longtemps ton regard dans l'abîme, l'abîme plongera en toi. » « Le mal vient toujours de plus loin qu'on ne croit, et ne meurt pas forcément sur la barricade qu'on lui a choisie. »

Il y a une radicalité incompressible du texte évangélique, de l'événement messianique, seule véritable révolution qui ait jamais eu lieu. On ne peut plus, après cela, vouloir ménager sa petite niche dans l'économie sacrificielle qui gouverne toujours le monde. Le délitement de la culture apparaît inéluctable : la seule possibilité de salut de l'humanité entière réside entière dans la loi d'amour évangélique. Il n'y a plus rien à défendre comme le voudraient les conservateurs – comme le voudrait chacun de nous en tant que conservateur. Il n'y a rien non plus à

détruire comme le voudraient les révolutionnaires – comme le voudrait chacun d’entre nous en tant que révolutionnaire. Il n’y a rien à défendre, il n’y a rien à détruire : il y a tout à sauver. Et le salut ne peut venir que du renoncement actif à toute défense et destruction, à toute violence – alors, tout ce qui doit s’écrouler s’écroule et tout ce qui doit demeurer demeure : la mort meurt, et la vie vit. De toute façon, inéluctablement, nécessairement, l’Histoire n’est jamais que celle de la mort de la mort et de la vie de la vie, et toute culture non évangélique, toutes les civilisations non chrétiennes ne sont jamais que le camouflage, le voile d’illusion, le retardement, le délai, la distance que les hommes cherchent à mettre contre cette vérité inévitable, cette exigence absolue et inévitable, inéluctable du renoncement à la violence – ce qui ne veut pas dire renoncer à la force, vertu cardinale s’il en est, ni à la légitime défense –, de la nécessité absolue de la loi d’amour comme seule voie du salut, comme seule chance de la vie, comme seule chance de survie et de l’humanité et de la planète.

Nous disons : la culture évangélique – ou bien la violence ; la civilisation de l’Amour – ou bien le chaos. Et toute l’histoire, et toute la culture, et toute la civilisation, sont justement l’affirmation de cette nécessité et vérité absolues en tant que leur négation, sont justement l’illustration de cette nécessité et vérité absolues en tant que leur camouflage. L’humanité est donc inévitablement prise au piège de l’impératif évangélique – car la négation même de cet impératif n’est, ne peut désormais être toujours déjà que l’affirmation sans cesse grandissante de sa vérité et nécessité absolues. Les temps sont toujours déjà proches, présents, et le Royaume de Dieu est toujours déjà au-dedans de nous : la violence est toujours déjà là et la loi d’amour – l’unique remède et salut – est toujours déjà là.

Il nous faut donc choisir : choisir la vie ou choisir la mort.

L'humanité n'a toujours pas choisi la vie et elle ne fait camoufler que, de ce fait, elle choisit automatiquement la mort. Car il n'y a pas de vie hors de la Vie. C'est cet aveuglement volontaire, cette surdité elle-même camouflée, qui nous fait aveugles à notre propre aveuglement et sourds à notre propre surdité, que le texte évangélique a d'ores et déjà et désormais toujours déjà totalement déconstruit. Et toute l'histoire de l'humanité depuis, qui tend chaque jour à se confondre un peu plus avec celle du monde chrétien, puis moderne et athée, n'est jamais que l'aménagement permanent, par tous les moyens et subtilités, par toutes les interprétations et échappatoires, pour vivre avec cette révélation sans vivre la révélation – c'est-à-dire pour continuer à mourir en paix, à vivre (de) la mort plutôt que de vivre (de) la vie, pour ne pas renoncer à la violence. C'est ce mensonge pourtant que le texte évangélique a toujours déjà irrémédiablement déconstruit et subverti, et sa présence et son exigence s'imposent ainsi de toute façon malgré toutes les falsifications dont il fait l'objet – puisque la continuation, malgré la révélation, de la violence n'est jamais que la confirmation toujours plus éclatante de la révélation.

La seule voie, la seule vérité, la seule vie sont dès lors non pas dans la conservation, la défense, ni dans la révolution, la destruction, ni dans tout engagement qui n'est jamais que la combinaison de conservation et de révolution, de défense et de destruction : elle est dans l'abandon de tout engagement mondain, de tout engagement *du* monde, elle est dans l'application immédiate et intégrale de la loi d'amour évangélique *dans* le monde, dans l'engagement chrétien intégral spirituel et temporel, dans l'engagement immédiat et intégral à suivre le Christ, à être parfaits comme Dieu est parfait, qui fait tomber la pluie sur les bons comme sur les méchants, qui fait lever son soleil sur les justes comme sur les impies. Nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

89. *Catéchisme de l'Église Catholique*, § 1950-1986.
90. *Somme théologique*, 1-2,90,4.
91. Cicéron, *La République*, 3,22,33.
92. Louis de Bonald.
93. Voir Rémi Brague, *La Loi de Dieu*, Gallimard, 2005, qui a nourri ces pages.
94. *Livre de Samuel*.
95. Sénèque.
96. Que la tradition médiévale représente d'ailleurs sous les traits d'un Noir : soit dit en passant pour en finir avec les clichés sur un quelconque racisme chrétien ...
97. Au sens chrétien ...
98. Et ce dès le douzième siècle en Suisse.
99. Voir l'épisode évangélique du jeune homme riche, et aussi saints Paul et Jean.
100. Un travail critique fondamental sur ce théologien du Moyen-Âge finissant serait bienvenu : Guillaume d'Ockham, Père de la Modernité ? ...
101. Voir par exemple le *Catéchisme révolutionnaire* de Netchaïev ou les conditions d'entrée dans la « Fraternité » qu'O'Brien expose à Smith dans 1984 d'Orwell ...
102. L'idée d'autonomie est d'abord politique : le mot appartient au vocabulaire technique du droit international et désigne la façon dont une cité se gouverne elle-même ; mais sans disposer de la maîtrise absolue de sa politique. Il ne vient d'ailleurs pas de « *nomos* », mais du verbe « *nemo* », partager ; est donc autonome celui qui a sa propre portion. Ce n'est qu'avec la modernité qu'autonome est investi d'un sens différent - celui qui a sa propre loi - avec toutes les confusions possibles.
103. C'est la définition biblique de l'idolâtrie : diviniser l'œuvre de ses mains ...
104. Au sens antique ...
105. Au sens moderne ...
106. *La Septante*.
107. Stephen Toulmin, *Cosmopolis. The Hidden Agenda of Modernity*, New York, 1990. Voir aussi le poème magnifique d'Armand , in *Ma vie sans moi*,

Poésie-Gallimard, 2004, reproduit en annexe.

108. Voir saint Paul.

109. Graham Maddox, *Religion and the Rise of Democracy*, Londres, 1996.

110. Voir Rémi Brague, *Europe, la voie romaine*, Gallimard, 1999, qui a nourri ces pages.

111. *Jean* 19,20.

112. « Et la petite espérance/Est celle qui toujours commence » (Charles Péguy, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*).

113. Même si de très nombreuses personnalités juives ont contribué à tous les niveaux à façonner la civilisation européenne.

114. Voir Theodor Haecker, *Virgile, Père de l'Occident*, Ad Solem, 1995.

115. *Josué* 24,13 ; *Deutéronome* 6,10.

116. Voir le passé comme *dépassé* est typiquement marcionien et moderne – c'est *idem* !

117. *Matthieu* 5,17.

118. *Romains* 11,29.

119. *Jean* 4,22.

120. Sauf notre époque marquée d'un nanisme congénital, dont les pères furent des nains, nains fils et petits-fils de nains. Voir Jacques de Guillebon, *Nous sommes les enfants de personne*, Presses de la Renaissance, 2005.

121. D'ailleurs magnifiée par Jésus dans certaines paraboles.

122. On observera d'ailleurs l'intime lien entre renaissance, nouvelle naissance et baptême ..., qui montre que la *renaissance* – quand bien même serait-elle la « Renaissance » païenne – en Europe est intrinsèquement liée au christianisme.

123. Et là on peut voir encore le lien intime entre renaissance, mémoire, actualisation du passé comme présence réelle et l'autre grand sacrement chrétien après le baptême : l'eucharistie ...

124. On s'en souviendra vite en se rappelant les aventures néo-païennes que furent le fascisme et le nazisme.

125. *Deutéronome* 2,12.

126. *1 Samuel* 8.

127. *Matthieu* 22,17.

128. Jean 6,15.
129. Contrairement à Salomon, par exemple.
130. *Luc* 12,13-15.
131. Suscitant l'immense schisme *vieux-croyant* et une véritable guerre de religion avec son lot de massacres et de persécutions.
132. Jean-Paul II.
133. Voir saint Paul, saint Pierre, mais aussi et surtout le dialogue de Pilate et Jésus ...
134. Le droit de résistance jusqu'au tyrannicide a été justifié parmi d'autre par saint Thomas d'Aquin et n'a pas été supprimé par l'actuel *Catéchisme de l'Église catholique*... Cela en dit long sur la conception chrétienne des limites du pouvoir laïc ...
135. *Jean* 1,1-14.
136. 1,26.
137. Dite *Contre-Réforme* par rapport au mouvement – d'ailleurs diversifié et contradictoire : Luther, Calvin, Zwingli, etc. – de la *Réforme* protestante ou *Réformation*.
138. *Vues sur l'Europe*, Grasset, 1939 ; « Cahiers rouges », 1991.
139. Vertu où la conception païenne - le « pieux Enée » de Virgile, justement père des Romains - se trouve parachevée dans la chrétienne – la *piété* chez saint Thomas d'Aquin. Voir aussi la parabole évangélique des *talents*.
140. Car il n'avait rien de *moyen*, ni de *médiocre* ...
141. Dont le marcionisme est une variante. Par ailleurs, le *politologue* Eric Voegelin a défini la modernité comme constituant une résurgence massive et diffuse de la gnose.
142. Emmanuel Mounier, « Pour un temps d'Apocalypse », *Esprit* N° 129, janvier 1947.
143. Romano Guardini, *La Fin des temps modernes*, Éditions du Seuil, 1952, qui a nourri ces pages.
144. Jacques Maritain, *Antimoderne*, Éditions de la Revue des Jeunes, 1922.
145. Christian Cochini, s.j., *Les Origines apostoliques du célibat sacerdotal*, Ad Solem, 2006.
146. Alfons Stickler, *Le Célibat des clercs, histoire de son évolution et fondements théologiques*, Téqui, 1998.

147. Jacques Maritain, *Antimoderne*, Éditions de la Revue des Jeunes, 1922, qui a nourri ces pages.
148. Stanley Hauerwas, *Le Royaume de paix*, Bayard Theologia, 2006.
149. Voir Benoît XVI, *Loi naturelle et conscience chrétienne*, Téqui, 2007.
150. Voir William Cavanaugh, *Eucharistie et mondialisation*, Ad Solem, 2001.
151. 2 Co 11-14.
152. Mt 16,15 - Mc 8,29 - Lc 9,20.
153. Ps 17,27.